Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 44

Artikel: A propos de la mort d'une reine : réponse à la question du no 42
Autor: G.-A.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220607

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A PROPOS DE LA MORT D'UNE REINE

Réponse à la question du No 42.

Frédérique-Wilhelmine-Dorothée, ex-reine de Suède qui mourut à Lausanne le 27 (et non le 29) septembre 1826, était née princesse de Bade et petite-fille[1] du margrave Charles-Frédéric (1728-1811) celui qui fut élevé en 1803 au rang d'électeur et prit en 1809 le titre de grand-duc. La jeune princesse, qui avait cinq sœurs, fut mariée dès l'âge de 17 ans au roi Gustave IV de Suède. Cette union ne fut pas longtemps heureuse. Après des revers et des fautes, Gustave IV dut abdiquer, les souverains déchus se retirèrent en Allemagne, puis en Suisse. Le caractère de Gustave IV s'aigrit et la cour de Bade exigea le divorce en 1812. Son épouse s'y résolut, non sans souffrances. L'ex-roi avait pris le nom de colonel Gustafsson et vécut dans la retraite, dès 1833, c'était dans une famille de St-Gall. Il mourut en 1837.

Quant à l'ex-reine, elle était retournée vivre à la Cour de Bade, mais elle se plaisait à faire des séjours en Suisse, surtout à Lausanne, où elle avait même acquis la campagne de Villamont, aux portes de la ville, sous le prête-nom de M. Polier-Vernand, gouverneur de son fils, le prince de Wasa. A cette époque, un étranger n'était pas autorisé dans notre canton à posséder un immeuble sous son nom.

On sait que la reine aimait, après le dîner, à aller prendre le thé dans le pavillon en forme de temple grec que le banquier R.-E. de Haller avait fait élever dans la partie supérieure de son jardin. Ce pavillon a été restauré tout récemment par la ville de Lausanne.

La reine revint une dernière fois à Villamont au début d'août 1826, déjà malade ; et elle expira le 27 septenmbre.

Son corps, embaumé par un chirurgien de Genève, M. Massé, fut emmené à Pforzheim, sépulture de la famille de Bade.

On trouvera dans le dernier *Bulletin du Vieux Moudon*, paru en août dernier, plusieurs renseignements sur la reine de Suède, à propos de son institutrice Louise d'Arnay, bourgeoise de Moudon ; on y trouvera aussi un portrait présumé de Frédérique-Wilhelmine-Dorothée.

G.-A. B.

[1] Et non pas fille comme je l'ai imprimé par erreur page 82 du « Bulletin 14 du Vieux Moudon ».

HOMMAGE DES JEUNES
A CESAR ROUX

« Vous êtes mes enfants !... » Paroles du maître à ses étudiants, dans sa dernière leçon...

Maintenant que sur eux pèse l'irréparable,
Maintenant que leurs cris n'ont pu vous retenir,
Ah ! laissez-les vous dire, ô maître incomparable,
Qu'ils garderont de vous un profond souvenir !

Leurs aînés vous ont dit les regrets ineffables
Qui s'emparaient des cœurs en vous voyant partir...
Et les nombreuses fleurs vous auront fait sentir
Ce qui dans la douleur demeure inexprimable !

Mais, s'ils n'ont point parlé, vos plus jeunes enfants,
C'est qu'ils ne trouvaient pas de mots assez puissants
Pour exprimer un peu de ce qui les déchire !

Et, chaque jour, tandis que s'éloignaient vos pas...
Jeunes et trop émus, ils n'osaient point vous dire :
Maître, nous vous aimons, ne partez pas **déjà !**

Henry Delgrande.

(Les vers ci-dessus ont été lus dans une réunion d'étudiants groupés autour de leur illustre professeur.)

Question de politesse. — Un grand seigneur rencontre un jeune garçon tellement occupé à tenir de ses deux mains un veau qu'il conduisait, qu'il laisse passer l'Excellence sans la saluer.

— Oses-tu bien, maraud, me voir passer et garder ton chapeau sur la tête ?

— Monseigneur, je vais l'ôter si vous voulez bien avoir la bonté de descendre de cheval et de tenir mon veau.

Sacrée guigne. — Le nouveau veuf à son ami qui prend part.... : — Oui, mon cher, un tas d'ennuis ! L'autre jour je perds ma femme et aujourd'hui je viens de perdre mon parapluie.

LETTRE D'UNE MÈRE
A SA FILLE, INSTITUTRICE A LONDRES

Ma chère Elise,

Je prends la plume pour t'écrire ces lignes, parce que j'ai un tas de nouveaux à te raconter, vu qu'on a eu la lessive et que la mère Jacôme nous a appris les dernières nouvelles de par là.

Pense te voir que la seconde des filles à Monsieur le ministre a bien filé avec un de ces espèces de gaillards de par la ville, qu'on ne sait pas où ils sont C'est bien dommage pour Monsieur le ministre, un tant bon homme ; mais, pour sa femme, c'est bien son dam, elle n'a fourré que la hauteur par la tête à ses filles.

La fille à Jean-Marc Bornet, la Jeanne, est d'obligée de se marier, parce qu'elle a fauté avec le Louis Mosset des Branles, ce grand rien du tout ; voilà encore une belle affaire pour la mère Bornet qui est toute clinque depuis les rontaisons.

On a une vache qui a un ennui d'estomac et une autre qui a fait le veau la semaine passée, pendant que ton frère était au service.

Le père est tout moindre rien tant bien ; je lui ai donné de l'eau d'annoume, il se plaignait toujours du ventre, que je craignais qu'il aie la pendicite, mais il parait que c'est des coliques sympathiques, il est allé à la consulte et le docteur lui a dit qu'il avait du rhumatisme interpostal dans les côtes et de l'acide ulrich dans les eaux ; c'est pour ça qu'il avait toujours ces trivougnées à travers les reins. Le docteur l'a mis au régime latté, il sera bien forcé de se tenir tranquille et de pas tant pintoiller.

Ton frère s'est démis la cannicule en se déguillant en bas le cholley ; c'est rudé embêtant, car il y a une masse à faire par la campagne.

Le taureau est au Comptoir avec le père, j'espère qu'ils seront primés.

Je suis en train de préparer pour faire au four pour le Jeûne ; mais, tu sais, adieu les pruneaux, cette année ; il y en a tellement peu que c'est une misère.

L'Ugène Machin, le dragon a dû partir au Bois de Cery, vu qu'il a attrapé la charmante c'est pas étonnant, par ces chaleurs qu'on a, et lui qui buvait autant qu'un cochon de cuite. Voilà son père enramblé pour les vendanges. Ils l'ont trop pourrionné, leur Ugène, les Machin !

Tu m'as dit dans ta dernière lettre que tu avais rencontré la grande Marie Decrot, j'espère bien que tu ne vas pas t'aller afficher avec elle par la ville, aumoins ; tu sais bien que c'est une galavarde qui n'a rien fait que la bedoume quand elle était par Lausanne, ça n'a jamais été qu'une pas grand'chose, veilles-toi !

Le Marc à l'assesseur marie la fille au St-Dique de Borlens, la Rose, une brave bouèbe qui est bien trop dommage pour ce gros dadou de Marc. Si ton frère n'avait pas été un tadié, c'est lui qui l'aurait eue, avec le champ de la Grattaz qui touche au nôtre. Je le lui ai dit souvent, mais il est tout entiché et tout féru de la régente parce qu'elle touche du piano. Elle est bien gentille et bien jolie, mais c'est tout ; ça ne vaut rien pour un paysan de la campagne; et, s'il vient des bouèbes, ça ne sera que des gringalets.

Je finis ma lettre pour aujourd'hui ; voilà ton frère qui va à Morges à la consulte rapport à sa cannicule et il me la mettra à la poste.

Adieu, ma chère fille, conduis-toi bien et ne vas pas faire des bedoumeries, aumoins ; penses que tu nous mènerais au cimetière moi et ton père si tu tournais mal. Reçois les bonnes amitiés de toute la famille et écris nous d'abord.

Ta maman *Lina Grolaz.*

Pour copie conforme :

Pierre Ozaire.

Un Marseillais et un Gascon ont passé la soirée ensemble. L'heure est avancée.

Le Gascon, regardant sa montre : « Bagasse, deux heures ! C'est le moment d'aller se coucher. Ce n'est pas que je dorme beaucoup, oh ! non ! quatre à cinq heures de sommeil me suffisent. »

— Eh ben, moi, dit le Marseillais, deux heures de sommeil, c'est tout ce qu'il me faut.

— Deux heures, seulement ? Ce n'est pas assez.

— Oh mais, moi, je dors très vite, mon bon!

SOUVENIRS !

L'Alarme...

0200... ce qui veut dire en langage militaire 2 heures du matin. La troupe dort lourdement. Dans les dortoirs de la caserne, ils sont 700 jeunes gens, fusilliers et mitrailleurs, qui se reposent de plusieurs semaines de service. L'école de recrues se terminera sous peu, et avant de renvoyer ces jeunes hommes chez eux, il faut qu'ils aient vécu ces heures inoubliables de l'alarme. Ils connaîtront ainsi, comme leurs aînés, ce que signifie ce terme.

S'il le fallait un jour, aux frontières, ils sauront ainsi l'utilité de cet exercice, de cette manœuvre nocturne, souvent pénible, toujours instructive.

Au corps de garde règne une certaine nervosité. Le chef vient d'apprendre la nouvelle : le bataillon sera alarmé à 2 h. 40 exactement. L'ennemi, supposé, s'approche de Renens. Le bataillon s'établira en ligne de défense...

0215... les chefs de sections des quatre compagnies sont réunis auprès de leur commandant immédiat. Ils reçoivent les derniers ordres relatifs à la marche de nuit, aux dispositions à prendre à la situation tactique. On leur précise certains points de la manœuvre, dont à minuit ils eurent connaissance dans un rapport particulier avec le chef de bataillon.

Et pendant ces ultimes minutes de sommeil, la troupe repose toujours. Les uns rêvent, agités, à leur belle aux yeux noirs, aux cheveux châtains ; d'autres songent peut-être à des problèmes moins volages, tandis qu'une troisième catégorie, moins enclins, sans doute, aux choses de l'esprit, se sacrifient entièrement à Morphée, et laissent entendre, très loin à la ronde, des ronflements puissants et sonores ! Ils sont peut-être les plus heureux.

0235... dans cinq minutes, le bataillon sera mis sur pied. Le corps des sous-officiers a été réveillé le premier. Les uns après les autres, les caporaux s'équipent, les yeux gonflés de sommeil. Leurs regards sont lourds et pensifs !

0240... Alarme silencieuse : dans tous les dortoirs, les hommes sont réveillés. Il n'y a pas besoin de longues explications. Tout d'abord étonnés, ils comprennent bien vite le motif de ce lever précipité dans la nuit fraîche et radieuse. Mais ils ne parlent pas ou très peu. Les «loustics» dont les bons mots font toujours plaisir, sont presque muets. De temps à autre, néanmoins, en chuchotant, l'un d'eux émet une réflexion : elle provoque des rires étouffés.

On n'entend que les ordres, les exhortations des « cabots » : « grouillez-vous ! », « silence! », encore deux minutes ! » etc. A l'heure fixée, les compagnies sont rassemblées devant la caserne. Puis les unes après les autres, au rythme sourd d'un pas d'hommes encore à demi endormis, elles s'enfoncent dans la nuit, sur la route poussiéreuse, vers l'ennemi supposé, vers le combat.

0600... On a tiré, ferraillé même. Les mitrailleuses ont craché leurs bandes de cartouches. La manœuvre est terminée. Après avoir avalé le « choc » cuit dans les gamelles, la troupe est rentrée aux cantonnements. Sur le chemin du retour, les hommes, pensifs, réfléchissent à l'utilité de l'alarme. Ils comprennent maintenant que s'il fallait partir aux frontières, ils seraient prêts ! Ils le sentent, et en sont fiers.

D'ailleurs ils le démontrent clairement, en défilant, le regard haut, le buste droit, le pas rapide, aux sons entraînants de « sac au dos » joué par la fanfare. Leurs yeux semblent dire au chef, en se braquant sur lui, tout le patriotisme que notre soldat a dans le cœur, malgré les fatigues endurées, malgré les efforts qui ne lui sont pas demandés en vain.

E. N.

Anniversaire. — Pourquoi voulez-vous avoir congé demain ? demande le patron à son employé.

— Je fête mes noces d'argent.

— Eh bien ! c'est bon pour cette fois ; mais j'espère que vous n'allez pas revenir à la charge tous les ving-cinq ans !

Arc-en-ciel matrimonial. — Hélas oui ! geint Madame, quand mon époux rentre gris, il voit rouge et me passe au bleu !